

Laval théologique et philosophique



TILLARD, Jean-Marie Roger, *L'Église locale. Ecclésiologie de communion et catholicité*

Gilles Routhier

Volume 54, numéro 3, octobre 1998

De la libération. Philosophies et théologies de la libération

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401206ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401206ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Routhier, G. (1998). Compte rendu de [TILLARD, Jean-Marie Roger, *L'Église locale. Ecclésiologie de communion et catholicité*]. *Laval théologique et philosophique*, 54(3), 644–646. <https://doi.org/10.7202/401206ar>

Jean-Marie Roger TILLARD, *L'Église locale. Ecclésiologie de communion et catholicité*. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Cogitatio Fidei », 191), 1996, 578 pages.

Après *L'Évêque de Rome* (1982), *Église d'Églises* (1987) et *Chair de l'Église, chair du Christ* (1992), Jean-Marie Tillard nous offre une véritable synthèse d'ecclésiologie dans son monumental ouvrage consacré à l'Église locale, sa catholicité et à son être communionnel. Cet ouvrage se situe dans la continuité des précédents et s'adosse à ce qu'ils avaient déjà mis en place. Les familiers des écrits de Tillard ne seront donc pas déroutés. Ils regretteront parfois certaines répétitions inévitables dans un ouvrage qui, s'il n'en a pas explicitement la prétention, rassemble, sous forme de synthèse, la réflexion d'un des ecclésiologues qui marque la réflexion actuelle dans l'Église catholique et dans le monde œcuménique.

La première partie de l'ouvrage est dominée par la question du lieu de l'Église, alors que la deuxième nous met en présence du plérôme de l'Église locale : peuple qui rassemble des membres aux divers charismes, réalité organique dans laquelle s'inscrit la structure ministérielle. La troisième partie est tout entière consacrée à la synodalité de l'Église et à ses expressions locale, régionale et œcuménique, synodalité que l'auteur prend soin d'enraciner solidement dans la catholicité de l'Église, plutôt que sur la base fragile des revendications aléatoires en faveur d'une Église plus démocratique.

Il n'est pas question ici de reprendre tous les points soulevés par l'auteur. Cela serait sans doute trop ambitieux dans le cadre restreint de cette recension. Contentons-nous de souligner un premier trait qui traverse l'ensemble : la sauvegarde de la tension dynamique entre des réalités apparemment contradictoires. Tillard aurait pu placer en tête de son livre ce passage de l'œuvre de Pascal qu'il reprend ainsi : « La foi embrasse plusieurs vérités qui semblent se contredire [...] la source de toutes les hérésies est l'exclusion de quelques-unes de ces vérités [...], il arrive que ne pouvant concevoir le rapport de deux vérités opposées et croyant que l'aveu de l'une enferme l'exclusion de l'autre, ils s'attachent à l'une, ils excluent l'autre [...], tous errent d'autant plus dangereusement qu'ils suivent chacun une vérité [...] » (p. 125). C'est comme si Tillard s'était fait un devoir de tenir ensemble des choses que l'on trouve si souvent opposées : l'Église comme s'originant en Dieu et se réalisant toujours localement ; le local et l'universel ; le rôle particulier de quelqu'un et la participation de tous ; la primauté et la collégialité ; la collégialité des évêques et la synodalité des Églises. À cet égard, la réflexion de Tillard tient son pari. L'affirmation vigoureuse de la localité n'est pas repliement provincial ou fermeture à tout ce qui vient de l'extérieur de ses propres frontières. L'Église locale vit dans la communion des autres Églises, communion qui n'est pas simplement fédération ou addition d'Églises locales. De la même façon, la collégialité n'est pas protestation juvénile contre la primauté et, en retour, la primauté n'est pas assujettissement des évêques. L'équilibre du canon 34 des *Constitutions apostoliques*, repris par l'auteur (p. 428 et suiv.), suggère une relation beaucoup plus dynamique entre ces deux réalités. Cette relation entre collégialité et primauté ne suppose donc pas l'oblitération d'une vérité au profit d'une autre. Pareillement, le rôle spécifique des pasteurs n'est pas aliénation de la participation active de l'ensemble des membres du peuple de Dieu et, réciproquement, la participation active de tous ne se fait pas au détriment de la mission propre impartie aux pasteurs. Enfin, l'accent sur le lieu concret de l'Église n'entraîne pas l'oblitération de l'universel.

Un autre trait marque l'ensemble de l'ouvrage : il s'agit de son souci œcuménique. Cela ne nous étonnera pas. Tillard poursuit une activité œcuménique remarquable depuis quelques décennies. Je me contenterai ici de souligner l'apport de son ouvrage à l'éclairage de la difficile question de la primauté de l'évêque de Rome. On sait que le Conseil œcuménique des Églises a pris la déci-

sion, lors de sa récente Conférence mondiale de Foi et Constitution (Saint-Jacques de Compostelle, 1994), de reprendre les études sur cette question qui constitue un point névralgique du dialogue œcuménique. On sait l'ouverture montrée par Jean-Paul II dans sa récente encyclique sur l'unité de l'Église. Le paragraphe d'*Ut unum sint* suggère que soit instauré un dialogue fraternel et patient sur les modalités d'exercice de la primauté (§95-96). À sa manière, l'ouvrage de Tillard constitue certainement une contribution importante à ce réexamen souhaité de l'exercice de la primauté de l'Évêque de Rome et de son Église fondée sur le témoignage des apôtres Pierre et Paul.

Un troisième trait traverse l'ensemble : le fécond recours à la tradition. L'auteur s'en explique dès l'avant-propos : « Nous scruterons les témoignages de la grande Tradition [...]. Ce style de recherche exige, évidemment, que nous ne soyons pas avares de références et que nous indiquions avec précision les sources patristiques ou canoniques appuyant nos affirmations. » Si cela a l'inconvénient de paraître souvent superflu à ceux qui connaissent bien la tradition, cela devient de plus en plus important au grand nombre qui n'a pas suffisamment fréquenté les sources et qui ignore la richesse de la tradition ecclésiale. Par bonheur, les références nombreuses à la tradition n'ont pas ici pour effet de nous ancrer dans le passé, mais ce recours a le mérite d'ouvrir l'imagination, de féconder l'esprit et de donner à penser. La tradition nous enseigne que les possibles sont souvent plus nombreux qu'on ne le pense, elle permet aussi de relativiser les perspectives parfois trop courtes des solutions présentes, et nous donne de penser les choses sur un horizon plus vaste que celui sur lequel les questions sont souvent posées. Cet ouvrage constitue donc un plaidoyer en faveur de la connaissance des sources et de la fréquentation de la tradition ecclésiale. De plus, l'appel à la longue durée nous fait échapper aux modes passagères et aux solutions du moment qui résistent mal au temps.

Une autre caractéristique marque cet ouvrage de Tillard. S'il s'appuie abondamment sur la tradition, il ne nous tourne pas simplement vers le passé. Il aborde des questions contemporaines cruciales. Son examen de la collégialité, où il prend des positions fortes, sa discussion de la primauté, son traitement de la synodalité indiquent que la réflexion de l'auteur est en prise avec la réalité ecclésiale actuelle. Tillard n'évite pas les questions ecclésiologiques qui travaillent actuellement la conscience des catholiques : celle des ministères ou du rapport entre tous et quelques-uns ; celle du pouvoir et de l'exercice de l'autorité ; celle de la relation entre les pasteurs et les laïcs. Toujours, il le fait avec équilibre, essayant de garder la part de vérité qui s'exprime dans les différentes positions souvent avancées dans les débats passionnés sur ces questions. Il réussit toujours à prendre de la hauteur par rapport aux visions courantes trop souvent réductionnistes : le local aux dépens de l'universel (ou vice versa) ; la collégialité opposée à la primauté (ou l'inverse) ; le peuple de Dieu, sans qu'y soient intégrés les pasteurs (ou la thèse inverse des pasteurs situés en dehors de leur Église locale).

D'autres questions actuelles commandent également bon nombre de développements de cet ouvrage, notamment celle du rapport entre Église et nationalisme. Cette question a un grand avenir devant elle, au moment où, en cette fin de millénaire, on assiste à une importante remontée des tribalismes de toute sorte. Annoncée dès le premier paragraphe de l'avant-propos, cette question domine la première partie consacrée au lieu. Tillard emprunte alors une voie trop peu fréquentée en théologie : une réflexion sur le statut théologique du lieu. En somme, il montre que la constitution de l'Église sur une base territoriale ne constitue pas simplement une utilité d'ordre administrative. Abandonner toute référence au lieu de l'Église reviendrait à la constituer sur la base des particularités socioculturelles d'un groupe. On aurait vite alors des Églises qui rassembleraient des personnes appartenant au même groupe ethnique, à la même tribu ou partageant la même langue. Or, l'Église n'a jamais accepté d'être un rassemblement qui se fonde sur une caractéristique socioculturelle de

ses fidèles. Elle a refusé, au siècle dernier, la création de diocèses irlandais ou allemands ou canadiens français aux États-Unis. Elle a refusé de consacrer les tribalismes, en Afrique. Si le dossier mis en avant par Tillard sur cette question pourrait être enrichi, il montre bien que l'Église rassemble tous les habitants d'un lieu. Mystère de réconciliation, elle met ensemble des Juifs et des Grecs. Sa catholicité — capacité de la totalité — est en jeu. Tillard a bien raison de se méfier de l'expression « Église particulière », si elle en venait à signifier que l'Église peut s'identifier à des groupes particuliers (p. 285). Sa préférence pour l'expression « Église locale » est bien justifiée. Cela ne tient pas simplement à des nuances de vocabulaires. La réalité de l'Église est engagée, derrière ce débat terminologique. L'Église d'Orient, malgré ses dénonciations du phylétisme, n'a pas réussi à s'émanciper d'une conception de l'Église qui se construit trop étroitement sur la base de la nation ou de l'ethnie (voir p. 107). La superposition de différents rites, sur un même territoire, n'est pas sans poser des problèmes similaires, dans l'Église catholique, question qui n'est malheureusement pas suffisamment abordée ici.

On est donc en présence d'une « somme » d'ecclésiologie, remarquable par l'ampleur des perspectives, l'équilibre dans le traitement des problèmes, la profondeur du recours à la tradition, l'attention aux questions contemporaines et la sensibilité œcuménique. On a été étonné que l'auteur ne fasse aucune référence au récent colloque de Salamanque (1991), qui avait traité en profondeur du thème « Église locale et catholicité », colloque dans lequel J.-M. Tillard était intervenu et dont les Actes sont déjà publiés en anglais, en espagnol et en italien. Il s'agit probablement d'une erreur qui est excusable, considérant l'ampleur de la documentation déjà mise en œuvre par l'auteur.

Gilles ROUTHIER
Université Laval, Québec

VALDÉS, Juan de, **Le Dialogue sur la doctrine chrétienne (1529)**. Introduction, traduction et notes par Christine Wagner. Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Études d'histoire et de philosophie religieuses », 74), 1995, 226 pages.

C. Wagner présente dans cet ouvrage la reprise de son mémoire de maîtrise soutenu en juin 1991 à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg. Le texte qu'elle nous présente est la première traduction en langue française du *Diálogo de la doctrina cristiana* (1529), œuvre de l'humaniste espagnol Juan de Valdés, qui jusqu'ici n'avait été traduite qu'en anglais.

Le *Dialogue sur la doctrine chrétienne* est un traité de théologie présenté sous la forme d'un dialogue théologique et catéchistique entre un archevêque, représentant de la hiérarchie, un curé, membre du bas clergé séculier, et un moine, représentatif du clergé régulier et des ordres monastiques. Ce dialogue dévoile la profonde crise qui régnait dans l'Espagne du début du XVI^e siècle, tout comme dans le reste de l'Europe, sur les plans religieux, théologique et catéchistique. Des réformateurs comme Érasme, Luther et Juan de Valdés ont tenté, chacun à leur manière, d'apporter une solution à cette crise. En ce qui concerne Juan de Valdés, il offre une solution à la crise de l'intérieur même de l'Église, et non pas en dehors de la tradition catholique romaine.

Dans son ouvrage, Juan de Valdés propose implicitement des réformes ou met le doigt sur tout ce qui ne va pas et qui pourrait changer si le clergé le voulait. En effet, il ne se contente pas de repérer les aspects négatifs des ecclésiastiques, mais il propose des remèdes faciles et accessibles pour dépasser la crise. En ce sens, il faut placer Juan de Valdés parmi les réformateurs.

Par ailleurs, le *Dialogue sur la doctrine chrétienne* est le reflet de la pénétration de la pensée d'Érasme dans le milieu universitaire d'Alcalá de Henares ; il atteste également d'une nette in-